

Démétrius : drame en vers

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **9 (1911-1912)**

PDF erstellt am: **31.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-748882>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DÉMÉTRIUS¹⁾

DRAME EN VERS

UN PROLOGUE — QUATRE ACTES — SIX TABLEAUX

PAR VIRGILE ROSSEL

*

ACTE TROISIÈME

Cet acte se passe au Kremlin, dans l'antichambre du cabinet de travail du tzar. Les événements ont marché. Démétrius est sur le trône. Il a épousé Marina.

SCÈNE PREMIÈRE

DÉMÉTRIUS, MARINA.

MARINA Oublions le remords, Dmitri, chassons l'effroi!
Quand on a le pouvoir, on a l'âme d'un roi.
Mon tzar!

DÉMÉTRIUS J'ai commencé royalement mon règne:
Un despote vulgaire exige qu'on le craigne;
Je ne veux qu'être aimé... Cependant, quel réveil!
Marina, quelle nuit après le grand soleil!
Deux mois se sont passés depuis la mort de Serge;
J'ai connu le remords dont mon âme était vierge,
Et la peur!

MARINA Ton secret est gardé d'un cœur sûr.
Les astres cesseront de rouler dans l'azur,
Avant que Marina renonce à sa couronne;
Car une ambition que l'amour éperonne
Gravit tous les sommets et n'en redescend plus.

DÉMÉTRIUS J'ai trop fait, Marina, tout ce que tu voulus.
Tu ne vois pas assez où ton orgueil m'entraîne,
Et, contre toi, je n'ai plus de force. O ma reine,
Quel vin ou quel poison m'a versé ton amour?
Toujours plus, je me sens enchaîné sans retour,

¹⁾ Voir numéros des 1^{er}, 15 Février et 1^{er} Mars.

Quoique souvent, la nuit, aux heures d'insomnie
Où l'esprit à percer l'avenir s'ingénie,
Il me semble qu'en toi, femme, tout est trompeur,
Et que tu me conduis au gouffre . . . Alors, j'ai peur . . .

MARINA Dmitri!

DÉMÉTRIUS, aux genoux de Marina.

Pardon, pardon! Je souffre, si je t'aime.
Comprends-moi! Soutiens-moi!

MARINA C'est ta mère qui sème
Le doute et le soupçon entre nous, tu le sais.

DÉMÉTRIUS, se relevant.

Elle est Russe, tzarine et mère avec excès,
Peut-être.

MARINA La tzarine, aujourd'hui, c'est ta femme.
Que la veuve d'Ivan . . .

DÉMÉTRIUS Marina!

MARINA Sur mon âme,
Entre nos deux orgueils, il te faudra choisir.
Me répudieras-tu pour céder au désir
De ta mère? Je sens sa jalouse folie
Qui te poursuit . . .

DÉMÉTRIUS Enfant, ne crains pas que j'oublie
La foi jurée au temps où je n'étais encor
Qu'un pauvre aventurier cherchant sa toison d'or.
Mon cœur te défend mieux contre tout que toi-même.
Ma mère, les destins de mon peuple . . . Je t'aime!
Regarde autour de nous, pourtant, regarde en moi!

MARINA, haussant les épaules et repoussant le tzar.

Ah! j'ai moins de pitié que de honte pour toi.
Ton sceptre est un jouet dans ta main souveraine;
Mais si tu ne sais pas être roi, — je suis reine! Elle sort.

SCÈNE DEUXIÈME

DÉMÉTRIUS

DÉMÉTRIUS, affaissé.

La gloire est donc si loin du bonheur que cela?
Je suis monté si haut pour en arriver là?

Quelle fatalité me pousse vers l'abîme,
Si profond et si noir, que je vois de ma cime!
Naguère encor mon peuple acclamait son sauveur :
C'était alors l'amour en sa jeune ferveur,
J'étais un dieu pour lui; je n'avais qu'à paraître,
Ici . . . Il se dirige vers la fenêtre de droite, qu'il ouvre.

Des cris joyeux enveloppaient le maître
De leur caresse rude et douce. Maintenant,
C'est un silence froid et lugubre, planant
Sur le kremlin et sur la ville. Cette foule
Passe là, sous les yeux de son tzar, et s'écoule
Sans qu'un peu de son cœur s'élève jusqu'à moi.

Il revient sur le devant de la scène.

Marina, Marina, je périrai par toi!
Car ma tzarine affiche, en ce pays inculte
Mais fier de son passé, de ses mœurs, de son culte,
Ses façons d'étrangère et son immense orgueil.
Hier, au lieu d'en franchir dévotement le seuil,
Elle est entrée au temple avec sa cour frivole;
Le scandale fut tel sous la sainte coupole,
Que le peuple faillit se révolter. Et puis,
Ma mère toujours plus me condamne et me fuit.
Et je règne, j'ai cru régner en prince juste;
J'ai pris au sérieux ma mission auguste.
Hélas! en poursuivant les plus nobles des buts,
On provoque l'envie, on se heurte aux abus,
Et tous les serviteurs qui vivent du désordre,
Tels des serpents sur qui l'on marche, ont pour me mordre
Les dents qu'ils enfonçaient dans la chair du pays.
Les maîtres les plus durs sont les mieux obéis . . .
La bonté, toutefois, n'est pas vaine semence.
Si d'ailleurs j'ai montré d'abord de la clémence,
C'est que j'avais besoin moi-même de pardon.
Ma couronne me pèse. O le terrible don!
Il est un souvenir en moi que rien n'efface :
Depuis qu'on m'a jeté ma naissance à la face,
Et que ce spectre est là, dressé sur mon chemin,
Je frissonne devant le sombre lendemain

BASMANOF Vos torts sont leurs raisons, mon maître.
La tzarine . . .

DÉMÉTRIUS Je sais.

BASMANOF On lui reproche d'être,
Au milieu de sa cour d'étrangers . . .

DÉMÉTRIUS Reconnais,
Basmanof . . .

BASMANOF, s'excitant Le pays semble être aux Polonais,
Ce sont des conquérants, sire, et non plus des hôtes.
Or, aux yeux de beaucoup, leurs méfaits sont vos fautes.
Entre ces murs, il souffle un air de trahison;
Qu'avant tout le kremlin double sa garnison
Un coup de main . . .

DÉMÉTRIUS Je suis tranquille. Que m'importe
Ce complot mal prouvé! Mon droit garde ma porte,
Et ne t'avise pas de trop me protéger!

BASMANOF
Le danger est pressant. Sachons voir le danger!
Xénia rôde autour du palais. Elle trame
Quelque attentat . . .

DÉMÉTRIUS Tu vois partout sujets de drame,
Héros de tragédie; et même cette enfant,
Qui te fait peur, à toi! . . . Ton zèle, en s'échauffant,
Dégénère en frayeur et prend un air d'offense.
L'amour d'un peuple vaut la meilleure défense.

Il frappe sur l'épaule de Basmanof. Les frères Chouiski ont entendu les dernières paroles de Démétrius, en pénétrant sur la scène.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES. BASILE et DÉMÉTRIUS CHOUISKI.

BASILE CHOUISKI

Sire, nous attendons vos ordres. Le Conseil
Est divisé. Les uns . . .

DÉMÉTRIUS Un désaccord pareil,
Quand l'affaire est si simple et la cause si juste:
Rendre ses biens au fils de Boris . . .

BASILE CHOUISKI

Votre auguste

Volonté fera loi . . .

DÉMÉTRIUS

Ces biens, je les rends. Tous!

A Basmanof.

Oubliez les complots qu'on trame contre nous!

Il sort, par la droite, suivi de Basmanof. Les frères Chouiski s'arrêtent un instant sur le devant de la scène, puis se disposent à rejoindre Démétrius.

BASILE CHOUISKI

Le tzar est étourdi comme un page. Mon frère,
Nous avons trop beau jeu contre ce téméraire . . .

BASMANOF, reparaissant.

Le tzar vous attend.

Ils s'éloignent. Entrent par la gauche Marfa et Olga. Cette dernière essaie de calmer Marfa, qui est très agitée; mais Marfa la repousse.

SCÈNE CINQUIÈME

MARFA. OLGA.

OLGA, à part.

Oh! je lutte, j'ai lutté . . .

Car je l'aime . . . Oui, je l'aime avec humilité,
Je l'aime d'un amour de sœur et de servante.
Je ne suis, je le sais, qu'une pauvre suivante,
Mais j'ai dans l'âme un ciel de paix et de bonheur,
A sentir que je vis tout près de mon seigneur
Et que, parfois, ses yeux, sans la regarder même,
Se tournent du côté de la folle qui l'aime.

Allant à Marfa, et d'une voix suppliante.

Le tzar, Madame . . .

MARFA, rudement.

Il est aux pieds de Marina,

De cette Polonaise insolente qu'il n'a
Prise que pour ses airs de superbe drôlesse.

Olga veut protester.

Non, ne propose pas d'excuse à sa faiblesse!
Il joue, en son kremlin, au prince d'Occident;
Ce jeu, sur le sol russe, est au moins imprudent;
Et tu n'ignores point que la rumeur publique
L'accuse de poursuivre, avec sa catholique,
La ruine du culte orthodoxe . . . Sais-tu
Que sur ma tête un doute affreux s'est abattu?
Sais-tu que je me dis plus souvent que cet homme

Pourrait avoir volé le nom dont il se nomme,
Enfant, tant il est peu digne de son destin?

OLGA Madame . . .

MARFA Est-ce bien là le fils de mon matin?
Est-ce bien mon Dmitri si fier et si farouche,
Est-ce bien lui, ce tzar tendre, gentil et louche,
Avec ses airs légers, sa grâce, ses façons
De poète? Vois-tu, j'ai d'horribles soupçons . . .

Elle retombe dans ses pensées.

OLGA, à part.

O mon Dieu, détournez l'orage de sa tête!

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES. DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS, sur le pas de la porte, à ses ministres.

Messieurs, à demain! A Marfa.

Mère . . . Ah! c'est comme une fête
Que de presser des mains si chères! Oublions!
Sur ce front, la douleur a creusé ses sillons;
Recommençons, ma mère, une nouvelle vie!
Je t'aime!

MARFA Mon amour pour toi m'a bien servie!
Je regrette l'exil. Marina . . .

DÉMÉTRIUS Mais songez
Qu'une jeune tzarine . . .

MARFA Et sa cour d'étrangers?
Et sa religion qui soufflète la nôtre?
Et ses bals? Et son luxe effréné? Mais une autre,
Une princesse russe, une fille de roi
Rougirait d'étaler ce fol orgueil. Et toi,
Tu la laisses gaîment marcher sur ta patrie!

DÉMÉTRIUS
Mère, cela . . .

MARFA Cela m'indigne, et je le crie.

Marina, en costume de la cour de France, entre suivie d'un cortège
de Polonais, auquel quelques Russes sont mêlés. Marfa, montrant la tzarine
à Démétrius.

Regarde, vois et juge!

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES. MARINA, ODOWALSKY, MNISZECH, OFFICIERS POLONAIS, DAMES DE LA COUR, BOYARDS, les FRÈRES CHOUISKI.

MARINA, tendant à Démétrius une main qu'il baise d'un air soucieux.

On m'aime avec ennui?

Je n'ai jamais été plus belle qu'aujourd'hui.

MARFA, à Olga.

On ne change pas d'âme en changeant de plumage.

MARINA, à Démétrius.

Mon prince, j'espérais un plus fervent hommage.

DÉMÉTRIUS

Ce costume étranger . . .

MARINA, hausse les épaules, s'incline devant Marfa qui détourne la tête et avise Olga.

Ne vaut pas ces atours,

Démodés à souhait, extravagants et lourds!

OLGA Les filles de Moscou n'en connaissent pas d'autres.

MARINA Vous êtes de la cour et vous prendrez les nôtres.

BASILE CHOUISKI, bas, aux boyards!

Frères, entendez-vous?

DÉMÉTRIUS

C'est de la déraison,

Marina!

MARINA

Le moujik est roi dans sa maison.

Mais vous . . .

MARFA, à part.

Tant d'impudence, — un vague mot de blâme!

MARINA, à Olga.

Tu te conformeras à mes ordres.

OLGA, protestant d'abord, puis, soumise.

Madame! . . .

Je vous obéirai.

MARFA, à Olga.

Sors d'ici, mon enfant;

Et sois Russe, quand même elle te le défend!

MARINA, à Démétrius.

Vous me suivez?

Elle se retire, accompagnée des dames de la cour. Marfa et Olga se sont éloignées aussi. Pendant toute la scène, les officiers polonais ont, du geste et du regard, raillé les Russes, qu'indigne l'attitude de Marina.

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, moins DÉMÉTRIUS, MARINA, MARFA, OLGA, DAMES DE LA COUR.
Puis, BASMANOF.

ODOWALSKY, aux boyards.

Ces gens ont l'art du ridicule.

A voir l'accoutrement sous lequel ils circulent

Chacun les confondrait, en Pologne, ma foi,
Avec les marmitons des cuisines du roi!

MNISZECH Odowalsky, cela, c'est forger de la haine.

ODDOWALSKY

La haine d'un boyard? Je m'en mettrais en peine?
Si l'on bougeait, Mniszech, nous sommes dans Moscou
Quelques milliers de gars à serrer le licou.

BASILE CHOUISKI

Essayez donc!

ODOWALSKY

Maraud, qui veux jouer au prince!

Basile Chouiski tire son épée.

Te tuer, toi? La gloire en serait par trop mince.

DÉMÉTRIUS CHOUISKI, bas, à son frère.

L'heure n'est pas venue.

ODOWALSKY

Un lâche tel que toi . . .

BASILE CHOUISKI

Lâche? . . . Les Polonais nous insultent . . . A moi!

Russes et Polonais ont tiré leurs épées, quand survient Basmanof.

BASMANOF, se jetant entre eux.

Messieurs, au nom du tzar!

Les adversaires abaissent leurs épées, sans les remettre au fourreau.

BASILE CHOUISKI

Assez de raillerie!

UN BOYARD L'étranger serait-il roi dans notre patrie?

BASILE CHOUISKI

La langue ne mord pas aussi bien que le fer;

Nous ne répondrons plus par des mots.

ODOWALSKY

On est fier,

Mais en paroles; or de la menace à l'acte,

Tu ne connais, je crois, pas la distance exacte,

Et tous les grands phrasiers sont de petits héros.

BASILE CHOUISKI

Il ose . . .

BASMANOF, l'empêchant de frapper.

Remettez vos lames aux fourreaux!

Tous s'exécutent, après une courte hésitation.

ODOWALSKY

Nous ne serons bientôt plus les maîtres. J'enrage.

Il ne se passe plus un jour qu'on ne m'outrage.

Ce matin, un moujik allant m'injurier,

En un monde meilleur, j'ai dû l'expatrier.
Alors, un cri de haine a traversé la ville . . .

BASMANOF

Vous poussez, mes seigneurs, à la guerre civile!

ODOWALSKY

On nous résiste encor, mais nous vous materons.

BASMANOF

La patience échappe enfin, et les affronts
Qu'on prodigue à ce peuple excitent sa vengeance.
Ah! je la châtierai, votre insolente engeance.
Le tzar soulèverait l'Empire contre lui,
S'il hésitait à faire un exemple aujourd'hui.

Mettant la main sur l'épaule d'Odowalsky.

Je t'arrête.

LES POLONAIS

Il est fou!

ODOWALSKY

Tu m'arrêteras?

BASMANOF

Certes! Rudement.

Suis-moi!

ODOWALSKY

Suis-moi? . . . Tu ris? . . . Rien ne le déconcerte!

Eh! prends-moi, si tu peux! Il fait mine de s'éloigner.

BASMANOF, tirant son épée.

Tu ne t'en iras pas!

ODOWALSKY

Ah! ce vieux m'exaspère . . .

BASMANOF, menaçant.

Eh bien?

ODOWALSKY

Mort et trépas!

Il persiste? . . . Tiens! . . .

Il tire son épée, en frappe Basmanof, qui pare le coup et transperce Odowalsky

Ah! . . .

Odowalsky s'affaisse. Les Polonais vont se précipiter sur Basmanof.
Tumulte général.

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES. DÉMÉTRIUS, MARFA, MARINA, OLGA.

MARINA, à genoux près d'Odowalsky.

Odowalsky!

ODOWALSKY, d'une voix éteinte.

Ma reine! . . .

Je rends l'âme à vos pieds, du moins, ma souveraine.

Je vous ai bien servie, et je vous dis ceci,

Avant la mort: Le flot de la haine a grossi;
Peut-être l'avons-nous fait déborder nous-mêmes...

MARINA Odowalsky!

ODOWALSKY Je meurs...

MARINA Il meurt! Ces tempes blêmes,
Ces doigts glacés...

ODOWALSKY! Ma reine... Adieu!...

MARINA Mort?... C'est donc vrai?...

Odowalsky, mort, mort? ... Elle se relève.

Oh! je le vengerai! Aux boyards.

Quel est son meurtrier?

BASMANOF, à Marina. Je l'ai tué, Madame. A Démétrius.

Mais c'est homme contre homme et lame contre lame,

Qu'il est tombé, mon prince.

MARINA, aux Polonais.

Emparez-vous de lui!

De la main, elle désigne Basmanof. Les Polonais vont exécuter l'ordre de Marina.

DÉMÉTRIUS

Paix, messieurs! Il se place entre Basmanof et les Polonais.

MARINA Je n'aurai pas même votre appui?

Quand du sang est versé, c'est du sang qu'il appelle.

BASMANOF, au tzar.

Sire, le Polonais s'est conduit en rebelle.

Après avoir commis un meurtre en plein Moscou,

Il s'en vantait. J'allais l'arrêter sur le coup.

Il frappe. Je riposte. Aussi...

DÉMÉTRIUS, aux Polonais qui ont entouré Basmanof. Qu'on le délivre!

MARINA! N'en faites rien, messieurs!

A Démétrius. Si l'assassin doit vivre,

Et si mes volontés ne comptent plus pour vous,

Sachez-le bien, Dmitri, c'est la guerre entre nous.

DÉMÉTRIUS

Je ne souffrirai pas qu'un serviteur fidèle...

MARINA La tzarine, Dmitri, t'ordonne...

MARFA, à Olga.

Il a peur d'elle!

MARINA, aux Polonais.

Emmenez-le!

BASMANOF, au tzar. Mon prince!

MARINA, attachant sur Démétrius un regard menaçant.

Emmenez-le!

MARFA, indignée.

Comment,

Tu laisserais périr ce preux, sans jugement?

DÉMÉTRIUS

O Marina!

MNISZECH

Ma fille! . . . Enfant, c'est du vertige.

MARINA Mon père, à votre rang!

Aux Polonais. Emmenez-le, vous dis-je!

Les Polonais emmènent Basmanof. La main de Marfa, d'un geste foudroyant, indique que tout est rompu entre la mère et le fils. Démétrius recule, humilié, atterré.

· RIDEAU ·

(La fin au prochain numéro.)

□□□

GESCHICHTE VON EINEM KLEINEN MÄDCHEN, DAS AUSGING, DIE SONNE ZU SUCHEM

MÄRCHEN VON JOHANNA SIEBEL

Es war einmal ein kleines Mädchen, dem waren Vater und Mutter schon lange gestorben; es lebte mit einer alten Nachbarin in einer lichtlosen Hütte und dachte mancherlei in sich hinein.

Und eines Tages fasste es den Entschluss, sich die Sonne zu suchen und sie in das kleine Haus an der Felswand zu holen. Irgendwann hatte es das goldengroße Licht einmal über den Bergen am Himmel stehen sehen, und seit dieser Stunde war die Sehnsucht in ihm. In seinem kinderhaften Unverstande, dem nichts unmöglich erschien, glaubte es auch, sein Wagnis könne so gar schwer nicht sein. So knüpfte es denn an einem wind- und regenrauen Tage ein rotes Tüchlein über die schwarzen, krausen Haare und sagte mit einem zuversichtlichen Ausdruck zu der alten Nachbarin, es zöge nun aus, die Sonne zu suchen. Es